

→ ALISKA LAHUSEN : GÉSIR ENCORE UN PEU...

Par Olivier Delavallade

Aliska Lahusen vit et travaille à Paris et en Bourgogne.

Elle expose à la galerie Rosa Turetsky (Genève) du 3 mars au 30 avril 2005.

S'attachant à représenter la figure humaine, la statuaire fut longtemps considérée comme la forme la plus élaborée, la plus aboutie, la plus noble de la sculpture. Mais comment tenir debout après certaines catastrophes ? Comment représenter, après l'innommable, les bourreaux autant que les victimes ? Peu à peu, la statuaire a perdu de sa superbe. Corps avilis, avachis, décharnés. Corps vacillants. Puis corps à terre. Plus rien à espérer du ciel, de l'air. Gésir. Tombeau de nos mémoires disloquées. Maintenant qu'elle est à terre, la sculpture, comme la figure, face contre sol, nous parle probablement mieux de nous, du monde, de l'histoire, que la présence hautaine et arrogante des statues.

Une grande partie de l'œuvre d'Aliska Lahusen pourrait s'apparenter à une sorte d'archéologie funéraire. Les objets qu'elle *invente* ne se limitent jamais à un seul usage. Le sacré, comme la mémoire, échappe toujours à ce qui enferme dans une définition, une tradition ou une représentation.

Contrairement aux gisants traditionnels, les lits de plomb d'Aliska Lahusen ne représentent aucune figure sculptée. *Réceptacle-lit* : c'est une forme qui accueille, qui supporte le poids d'un corps. Mais nous n'en voyons que des traces, juste une ondulation ou un renflement. Quelque chose de très inscrit et définitif, en même temps que quelque chose à peine perceptible et fugace. Parfois le lit est double, comme certains gisants – *le seigneur et sa dame*, par exemple. Double sens : lit nuptial et lit mortuaire. Quoi qu'il en soit, le corps s'est retiré. Si c'est un tombeau, c'est un cénotaphe : il célèbre la mémoire d'un mort mais n'en contient pas le corps. Lit à double entrée encore : présence et absence.

Travailler la mémoire en un lieu où les corps ont disparu, à l'endroit où ils se sont évanouis. Aucune image, aucun récit, ne parviendra à rendre compte de certains événements, à nous consoler de certaines pertes, mais ces deux mètres carrés, dérisoires – qu'ils soient lits ou cénotaphes – deviendront le lieu de l'irréductible, de la mémoire, de la présence et de l'absence.



Aliska Lahusen.

Observatoire et Réceptacle-lit. 2002 et 2003, huile sur plomb et bois, plomb, pigments, 182 x 210 et 220 x 120 x 24 cm. Vue de l'installation à L'Art dans les chapelles, chapelle Sainte-Trépine, Pontivy.





Aliska Lahusen.

Réceptacle-lit et Mutuum silentium.

2002 et 2004, bois, plomb, pigments et huile sur plomb oxydé, 240 x 82 x 13 cm et 195 x 260. Vue de l'exposition à la galerie Numaga, Colombier, Suisse.

Une mémoire habitée par un silence de plomb, un silence mat, d'un gris légèrement bleuâtre, qui prend la lumière avec infiniment de douceur. Un silence qui épouse une âme de bois et qui a la dimension d'un corps couché. Un silence qui résulte de tous ces récits absorbés par le plomb. Tenir encore une place sur la terre. Occuper malgré tout deux mètres carrés dans le monde. Ne serait-ce que pour laisser pousser des myosotis et des nigelles sur nos pauvres ventres, ou même, simplement, des herbes sauvages, que certains qualifient de mauvaises. Ne serait-ce que pour gésir encore un peu... ■

Aliska Lahusen en quelques dates

- Née en Pologne en 1946. Vit et travaille à Paris et en Bourgogne.
- 1998 Galerie Jacques Elbaz, Paris.
- 2000 FIAC Paris, galerie Rosa Turesky.
- 2001 Abbaye de Quincy, *Furta sacra*, Centre d'Art Contemporain de Tanlay.
- 2002 Espace d'Art Contemporain Agi Schöningh, Demigny.
- 2003 *L'Art dans les chapelles*, Morbihan.
- 2004 Galerie Numaga, Colombier. Galerie Oberkampf, Paris.



Aliska Lahusen.

Réceptacle-bol de mendiant.

2000, bois, plomb, pigments, 200 x 200 x 40 cm. Vue de l'exposition *Furta sacra*, Abbaye de Quincy.